

Sommaire : — FEUILLETON, — André Lambert (suite,) — Les Endormeurs, — Voyage autour de la Chambre des Députés, par un Slave, — Courrier de Paris, — Histoire de la Semaine, — Variétés.

FEUILLETON.

André Lambert.

(Suite.)

En présence d'Antoinette, André, subissant le charme de cette jeune fille dont l'adorable candeur inspirait à tous ceux qui s'approchaient le calme et la sérénité, André, tout entier à l'admiration, se montrait constamment respectueux et savait s'astreindre au rôle que sa position lui assignait. Mais, quand il se retrouvait seul, dans la chaumière paternelle, il s'abandonnait aux tumultueuses pensées dont son cœur débordait. Comme rien encore n'avait altéré chez lui la virginité de l'âme, naïf et candide, il s'interrogeait vainement sur ce trouble inconnu par lequel il se sentait saisir et dominer ; vainement il cherchait la cause du malaise qui épuisait sa force et tourmentait son sommeil. S'il eût eu près de lui un ami à qui confier sa peine secrète, peut-être ce confident, plus expert des choses de la vie et de la marche des passions, lui aurait fait voir le véritable état de son âme et l'aurait éclairé sur la route dangereuse où, sans le savoir, il s'avavançait si rapidement. Mais personne n'était là qui pût faire briller à ses regards cette lumière tout-à-la fois redoutable et salutaire. Fils affectueux et dévoué, frère tendre, ami empressé, il sentait vaguement que ni ses parens, ni ses frères (trop jeunes encore, d'ailleurs,) ni ses compagnons ne sauraient lui offrir les consolations dont il avait besoin. C'étaient des esprits simples et ignorans qu'il ne méprisait ni ne dédaignait, mais dont il ne pouvait se dissimuler l'impuissance. La fréquentation des dames de Montpezat avait donné à l'esprit d'André une pénétration plus délicate, la lecture de quelques livres prêtés par Antoinette, et notamment de quelques volumes de Rousseau, avait fécondé son intelligence et lui avait révélé des perspectives nouvelles, vagues encore et indéciées, mais qui lui faisaient déjà comprendre l'insuffisance des secours qu'il pouvait trouver à ses côtés. Parfois, il avait eu la pensée de recourir au curé de la paroisse, vieux prêtre qui l'avait vu naître et avait guidé les premiers efforts de son intelligence, mais il se disait qu'un prêtre ne pouvait, ne devait pas avoir connu ces violentes inquiétudes, que jamais ces étranges émotions n'avaient dû pénétrer jusqu'à un cœur défendu par la robe sacerdotale. Souvent dans ses rêveries solitaires, dans ses songes agités, Antoinette passait, rudieuse et brillante. Au sentiment de bonheur dont il était alors transporté, André reconnaissait bien que la jeune fille n'était pas étrangère à ses souffrances, à ses extases. Il se promettait alors de l'interroger, elle dont l'esprit était si lucide et si pénétrant. Il partait pour le château, mais à peine se trouvait-il en présence d'Antoinette, à peine le

pur et clair regard de l'aimable enfant s'animait-il, en l'apercevant, d'une expression toute bienveillante, qu'il oubliait sa résolution et sentait ses discours, longuement médités, fuir de sa mémoire en même temps que l'agitation s'éteignait dans son cœur où renaissait le calme.

Premières et charmantes impressions de l'amour, qui remplissent l'âme d'un trouble délicieux et faites battre le cœur d'émotions si puissantes, pourquoi vous effacez-vous avec tant de rapidité ? Comme les fleurs odorantes des premiers jours du printemps, pourquoi tardif de l'hiver vienne flétrir vos pétales fraîches écloses, et emporter vos senteurs parfumées ? D'autres printemps ramènent les mêmes fleurs ; mais ces aspirations d'une âme vierge qui s'ouvre à l'amour, quand la passion les a brisées, d'autres amours ne les ramènent pas. André était heureux ; il aimait, et l'ignorait encore ; loin d'Antoinette, il était troublé et souffrait ; près d'elle, il se sentait inondé de bonheur et de sérénité. Dans ce beau ciel pourtant l'orage se formait, et le moment approchait où André allait savoir ce qu'il ignorait, mais en payant la science ce qu'elle se paie toujours, en la payant de son bonheur.

Madame de Montpezat avait conservé des relations de correspondance, d'abord avec sa famille, puis avec quelques personnes dont elle aimait le commerce et le caractère. Plusieurs fois, depuis qu'elle était veuve, ses parens, fixés à Versailles, l'avaient sollicitée de venir au moins passer quelques mois auprès d'eux ; elle s'y était constamment refusée afin de ne point interrompre l'éducation de sa fille. Dans le pays même, elle ne recevait et ne rendait que de rares visites de politesse, uniquement pour entretenir les rapports de bon voisinage. Le temps s'écoulait donc à Montpezat dans une uniformité dont personne d'ailleurs n'était tenté de se plaindre.

Un jour cependant, la comtesse appela madame Lambert et l'invita à préparer, pour des hôtes attendus prochainement, un appartement qui n'était pas habituellement occupé. Par les ordres qui lui furent donnés, madame Lambert comprit qu'il s'agissait de voyageurs de sexes différens ; mais elle n'apprit rien de plus, et elle était trop discrète pour interroger. André dut seconder sa mère dans les préparatifs nécessaires ; il le fit de bonne grâce, tout en pressentant que la présence des étrangers allait interrompre pour quelques jours ses plaisirs accoutumés. Mais son inquiétude n'allait pas au-delà, et, quoique Antoinette, chargée de présider à l'arrangement de l'appartement, se rencontrât souvent avec ce jeune homme, celui-ci n'eut pas même la pensée de lui témoigner ses alarmes et de lui adresser une question même indirecte au sujet des voyageurs attendus.

André se rendait un jour à Moulins Eugilbert (capitale du Bazois), pour y faire certains achats dont la comtesse l'avait chargé. A peu de distance de la ville, il rencontra une voiture de poste suivie de deux domestiques à cheval. En passant près de la voiture, il remarqua que l'intérieur en était occupé par une femme déjà âgée et un jeune homme dont le costume de voyage annonçait la recherche et l'opulence. Cette rencontre fit sur

André une impression fâcheuse ; il devina que ce devaient être là les voyageurs qu'on attendait au château, et la présence d'un homme jeune et riche lui fit sentir au cœur une douleur aiguë qui lui arracha un cri. La voiture était déjà loin qu'André, dressé sur ses étriers, était encore immobile, la regardant fuir rapidement dans la direction de Montpezat. Sortant enfin de sa stupeur, il s'élança à toute bride vers la ville, pressé de retourner auprès d'Antoinette.

Son message rempli, avec moins d'attention peut-être, cette fois, qu'il n'en mettait habituellement dans l'accomplissement des soins que lui confiait la comtesse, André repartit en toute hâte pour Montpezat. La route ne s'y fit pas assez vite, au gré de ses desirs, sous le galop de son cheval haletant ; les tours du vieux manoir semblaient reculer devant lui ; dans son impatience, il croyait ne devoir jamais arriver. Cependant, par une bizarre contradiction d'esprit, ou plutôt, par cet instinctif et involontaire sentiment qui fait que l'homme hésite au moment d'acquiescer une certitude bonne ou mauvaise. André, à l'approche du château, ralentit le pas de sa monture ; puis, se détournant de sa route directe, au lieu d'entrer à Montpezat, il gagna, par un chemin de traverse, l'habitation de sa famille. Le père et la mère étaient absens. André chargea un de ses jeunes frères de porter à la comtesse les objets qu'il avait achetés, protestant, pour s'en dispenser, un malaise provenant de la fatigue. L'enfant parti, André rentra dans sa chambre et se jeta sur son lit, en proie à un abattement extrême. Vingt fois il fut tenté de reprendre son cheval et de s'enfoncer dans les montagnes du Morvan ; il lui semblait que l'agitation d'une course furieuse dissiperait cette lourde souffrance qui comprimait son cerveau, cet engourdissement qui étroignait son cœur et arrêtait dans ses veines la circulation du sang. Mais il craignit de rencontrer au détour d'une route, d'apercevoir sous les vertes feuillées d'une haie Mlle de Montpezat se promenant en société du jeune homme inconnu. La douleur morale était chose toute nouvelle pour André ; elle abattit promptement cette organisation vigoureuse qui définit tous les maux physiques, et le jeune jardinier tomba dans un sommeil presque léthargique. Quand il s'éveilla, la nuit était venue. En entrant dans la pièce où se réunissait la famille le soir, il y trouva sa mère. Après quelques questions auxquelles il répondit en peu de mots, il s'assit en silence auprès d'une fenêtre d'où l'on apercevait le château.

— Il y a du nouveau à Montpezat, dit la paysanne ; tu n'as pas l'air de t'en douter.

— Oui, je sais, répondit André ; ceux qu'on attendait sont arrivés.

— Tu les a vus ?

— Non à moins que ce ne soient les voyageurs que j'ai rencontrés près de Moulins.

— Un beau jeune homme et sa mère, est-ce cela ?

— Oui, je crois ; j'ai vu dans la voiture une femme et un homme ; je ne sais s'il est jeune ou vieux, beau ou laid.

Alors, avec une admiration complaisante, la brave femme commença un long récit de l'arrivée des voyageurs, faisant le détail de